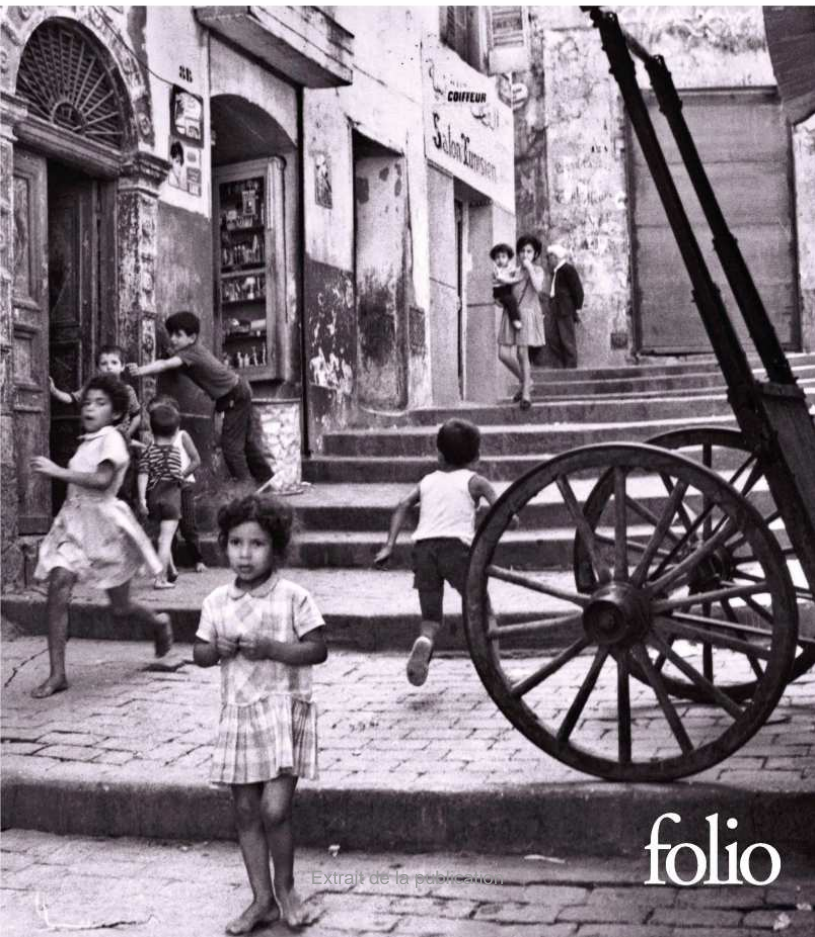


Boualem Sansal

Rue Darwin



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Boualem Sansal

Rue Darwin

Gallimard

Extrait de la publication

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Boumerdès, près d'Alger. *Le village de l'Allemand* a été récompensé par le Grand Prix RTL-Lire 2008, le Grand Prix SGDL du roman et le Grand Prix de la francophonie 2008. *Rue Darwin*, son dernier roman, a reçu le prix du Roman arabe 2012.

À ma défunte mère.

*À mes frères et mes sœurs
de par le monde.*

Je demeure ici mais n'y réside pas.

MILARÉPA
Ascète tibétain

Nous sommes faits de plusieurs vies.
Mais nous n'en connaissons qu'une.
Nous la vivons sur la scène de l'existence.
Elle est notre peau, notre identité officielle.
Mais les autres ?
Ah, il vaut mieux ne pas y toucher !
Elles se déroulent sur d'autres plans.
Ce sont nos vies cachées, nos identités
 secrètes,
Nos cauchemars.
Ce peut être un immense drame que de
 seulement y songer.
Se raconter est un suicide.
Les identités ne s'additionnent pas, elles se
 dominent,
Et se détruisent.
L'œuf, la larve et la chenille velue doivent
 mourir pour que le papillon naisse
Et meure à son tour.

Première partie

Tout est certain dans la vie, le bien, le mal, Dieu, la mort, le temps, et tout le reste, sauf la Vérité. Mais qu'est-ce que la Vérité? La chose au monde dont on ne doute pas, dont on ne douterait pas un instant si on la savait. Hum... Ce serait donc une chose qui s'accomplit en nous et nous accomplit en même temps? Elle serait alors plus forte que Dieu, la mort, le bien, le mal, le temps et le reste?... Mais devenant certitude, est-elle toujours la Vérité? N'est-elle pas alors qu'un mythe, un message indéchiffré indéchiffrable, le souvenir de quelque monde d'une vie antérieure, une voix de l'au-delà?

C'est de cela que nous allons parler, c'est notre histoire, nous la savons sans la savoir.

Je l'ai entendu comme un appel de l'au-delà :
« Va, retourne à la rue Darwin. »

J'en ai eu la chair de poule.

Jamais, au grand jamais, je n'avais envisagé une seule seconde de retourner un jour dans cette pauvre venelle où s'était déroulée mon enfance. Il n'y avait pas de raison, cette partie de ma vie s'était jouée dans un autre monde, et ce monde a disparu, et ses souvenirs avec.

Je me trouvais à Paris, avec mes frères et mes sœurs, au chevet de notre vieille maman, à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. La fin était proche. Le docteur nous a dit : « Restez avec elle, je crois que c'est la fin » et il s'est retiré. Nous nous sommes approchés du lit à petits pas hésitants, un peu effrayés, et gênés de l'être, et nous sommes restés là, debout, figés, bredouillant chacun pour lui-même de pauvres paroles et des prières incompréhensibles. Soudain, quelque chose s'est cassé en moi, j'ai été saisi d'une immense angoisse.

Et d'un coup, une grande sérénité m'a envahi, j'avais le cœur tout chaud. Maman semblait dormir, elle respirait à petits coups réguliers et tranquilles, comme à son habitude. Elle était belle et troublante dans son infinie et mystérieuse absence. J'ai eu envie de m'allonger à côté d'elle et de partir moi aussi.

C'est quand je me suis penché pour l'embrasser qu'une voix, comme un écho venant de loin, a résonné dans ma tête : « Va, retourne à la rue Darwin. » Je me suis redressé d'un coup, persuadé que mes frères et mes sœurs l'avaient entendue comme moi. Ils étaient dans leur peine, coupés du monde et de ses bruits. Ils étaient beaux dans leur chagrin et attendrissants dans leur dignité.

Je crois avoir souri, une sorte de rictus accompagné d'un bruit de gorge nerveux, mais je n'en suis pas sûr.

L'infirmière m'a jeté un drôle de regard. Mon Dieu, à quoi a-t-elle pensé ?

Puis l'heure de nous séparer est arrivée. Maman était morte, son vieux corps tout menu reposait dans la morgue, pendant que les formalités administratives en vue de son rapatriement au pays entamaient leur cours méandreux.

Il y eut un temps de flottement. Tout était imprécis, glauque, inquiétant. Nous nous parlions à peine, nous étions comme des sinistrés hébétés qui tournicotent autour du désastre qui

vient de saccager leur vie. Nous avons traîné chacun de son côté, les filles se sont ramassées ici, là, au salon, dans leurs chambres, dans un coin du jardin, les garçons se sont enfermés dans le silence, face à la télé, derrière un livre ouvert au hasard, ou un verre de scotch. On veut être seul face à la mort, on a honte de soi et de la pauvreté de la vie. Et moi, je me suis épuisé dans de longues marches sans but dans des rues qui me paraissaient étrangement vides.

Quelque chose cognait au fond de moi, très loin au fond de moi. Un vieux souvenir d'une époque lointaine, d'un autre monde. L'heure du rendez-vous était arrivée.

Au terme des procédures administratives, nous fûmes appelés à nous recueillir autour d'un cercueil plombé, sous la garde de deux employés des pompes funèbres et d'un agent des douanes. J'ai cherché le regard de mes frères et mes sœurs, comme pour nous accorder, et en guise de prière commune j'ai dit cette simple phrase : « Adieu, maman. » La présence du douanier était rédhibitoire, prier devant lui eût été comme faire une requête devant un guichet. Il y avait trop d'émotion en moi, je risquais de m'offrir en pitoyable spectacle et incidemment d'émouvoir ce digne gabelou qui était là pour le service de l'État : empêcher je ne sais quelle dissimulation.

Puis les scellés ont été replacés, nous avons

signé des papiers, encore des papiers, et le fourgon mortuaire a pris la direction de l'aéroport.

Tout était fini.

Et chacun a repris sa route, Karim est rentré à Marseille, Souad à San Francisco et Mounia à Montréal... ou Ottawa; je n'avais pas bien compris si elle habitait ici et s'apprêtait à déménager là ou l'inverse, elle parlait si vite, sautait de l'écureuil au caribou et abusait d'anglicismes. À côté de Karim et son solide accent marseillais, de Souad et son efficacité toute californienne, la pauvre Mounia ne pouvait beaucoup en imposer avec son débit amphigourique et son parler québécois. Nazim était chez lui, c'est un Parisien confirmé, un 75 pur sucre, un homme d'affaires en vue, couvert de titres et de galons qu'il porte sans beaucoup d'affectation. Nous étions fiers de lui, et un peu jaloux de sa réussite, nous ne la savions pas si considérable, à quarante ans il habitait déjà le Cac 40. C'est un autre monde, une galaxie inatteignable. Il nous avait royalement reçus dans sa belle et vaste demeure au 17 de la rue Vieille-du-Temple, dans le Marais, au cœur du vieux Paris.

À son arrivée, en entrant dans cette maison aux allures de manoir, la belle et élégante Mounia s'était exclamée : « Ma parole, c'est la mystérieuse maison des Styles ! » Elle se donnait une contenance, nous étions tous très intimidés de nous retrouver, et en cette circonstance

fatale, une défaite pour nous, tellement changés, si différents de ce que nous imaginions, après tant d'années de séparation, et de silence.

Plus tard, au cour du dîner, un peu pour se rattraper, elle nous expliqua que l'endroit et notre arrivée des quatre coins du monde lui avaient rappelé un roman fameux de la célèbre Agatha Christie. Elle parlait d'atmosphère et d'associations d'idées. Elle a ajouté en souriant tristement : « Maintenant que nous sommes réunis, le drame peut commencer. » Il y eut un coup de froid. Mounia était clairement une gaffeuse. Je ne me souvenais pas si elle l'était dans son jeune âge, en Algérie, alors j'en ai conclu qu'elle l'était devenue plus tard, en Amérique où, dit-on, l'on ne s'embarrasse pas de dire les choses comme on le sent. Souad l'a regardée par-dessus ses petites lunettes d'entomologiste et lui a dit d'une voix professorale : « Maman est à l'hôpital, dans le coma, je te le rappelle. »

Et moi je suis rentré à Alger, avec la dépouille de notre mère. Ce fut pour moi une douleur insupportable de la savoir dans une caisse de plastique scellée, constellée de symboles de manutention, « HAUT », « BAS », empilée tel un bagage, quelque part sous nos pieds, dans les entrailles de l'avion. J'avais honte de moi et de ce que la vie nous fait faire.

Huit jours auparavant, elle était à côté de moi, souriante et un peu effrayée. Nous venions à Paris sans grand espoir, son cancer était en

phase terminale, mais avec la certitude d'y gagner un sursis de quelques mois. Il y avait une autre raison, la vraie, pressante, et vitale j'allais dire, essentielle à mes yeux : je voulais pour elle une fin digne et propre. Je voulais qu'elle ait enfin tous ses enfants auprès d'elle, qu'elle soit entourée d'amour et de sourires. Je voulais pouvoir lui tenir la main jusqu'au bout, dans une ambiance feutrée, dans une chambre claire sentant l'iode frais et la Javel parfumée lavande, pomme verte ou senteurs des bois ; je voulais qu'elle s'éteigne à son rythme, et si possible avec le sourire. Au pays, en Algérie, les choses sont ce qu'elles sont, brutales et incompréhensibles, on meurt comme on mourait dans les temps médiévaux, dans l'effroi et le grouillement de la misère. Je voulais lui éviter cela, nous en avons assez vu, nous étions éclopés, effarés, perclus de douleurs, nous sentions mauvais, nous n'avions plus un gramme de dignité sur la peau, mais des plaies et des bosses, plus d'argent du tout, plus le cœur à rien, nous n'étions plus rien, que des mourants importuns et insolubles, et nous n'étions qu'au début du cauchemar.

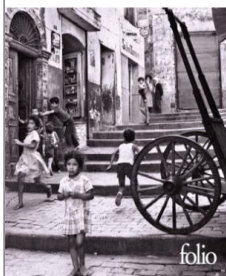
Devant, et j'y pensais sans cesse, nous attendaient le grabat grumeleux et pestilentiel dans un hôpital louche, la torture au jour le jour, les avanies, le vol de nos petites affaires, la pitance infectée, l'orviétan périmé et l'eau saumâtre, les fatigues lancinantes, incessantes, les attentes tartares dans les courants d'air en des endroits

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

Extrait de la publication

Boualem Sansal

Rue Darwin



Rue Darwin

Boualem Sansal

Cette édition électronique du livre
Rue Darwin de Boualem Sansal
a été réalisée le 20 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070450503 - Numéro d'édition : 248306).

Code Sodis : N54270 - ISBN : 9782072481543

Numéro d'édition : 248308.